


*Le mouvement
vers l'autre
ou le cheminement
de l'incertitude*

 analyser des enfants en très bas âge est une entreprise exigeante sous beaucoup d'aspects. Le matériel que ces enfants apportent durant leurs séances est à l'état brut, il faut le transformer pour le rendre accessible à la théorie analytique. Au plan technique il faut continuellement se réajuster, tant en fonction de l'évolution de l'enfant que du désir des parents. Enfin la théorie analytique est souvent adulte-centrique même si elle a élaboré des concepts concernant la petite enfance.

Avec les enfants il faut parvenir à se décentrer de sorte à pouvoir se perdre au moins momentanément, dans l'altérité qu'ils représentent, quitte à revenir par la suite au statut d'adulte pour réfléchir sur tout ce que l'on a glané du côté de l'enfant. Ce mouvement de passage vers l'altérité ne se fait pas simplement avec de la bonne volonté. Déjà s'identifier, sur le plan imaginaire, avec un patient adulte est une tâche risquée ; on a trop facilement l'impression de comprendre et c'est là justement qu'on recouvre de nos leurres sa parole. Que dire de l'enfant pour lequel les repères

signifiants sont si différents des nôtres. Dans la majorité des cas on ne dispose, comme matériel, que d'un symptôme et d'informations venant des parents. C'est peu de choses pour effectuer la traversée vers lui.

C'est à la logique qu'il m'a fallu recourir pour rejoindre la pensée de l'enfant. Habituellement, la logique est utilisée pour construire des systèmes axiomatiques ; quelques hypothèses de départ associées à quelques règles de déduction suffisent alors à construire un système où certaines choses sont possibles et d'autres pas. C'est un peu dans le même esprit que j'essaye de reconstituer la pensée de l'enfant à diverses étapes de son développement subjectif.



Le mi-voir

Je travaillais logiquement au plan subjectif sur le passage de l'unicité à la dualité lorsque j'ai découvert un phénomène tout à fait surprenant. Je l'ai appelé, par référence évidente à un autre, *le stade du mi-voir*. Il l'antécède en effet logiquement, le stade du miroir relevant, lui, de la ternarité.

La question que je me posais alors était de savoir ce que l'enfant, en passe de construire subjectivement la dualité, voyait vraiment. Il a les mêmes yeux et voit physiologiquement les mêmes choses que tout le monde mais son appareil psychique, structuré dans l'Unicité, doit, pour le moins, infléchir cette vision. C'est dans l'alternance de ces deux impératifs, physiologique et psychique, que son regard prend place.

Physiologiquement, le mouvement est indispensable au regard, aussi bien, du reste, qu'à toute autre forme de sensibilité. Ceci dans la mesure où nos sens ne peuvent percevoir que des différences. Ainsi l'œil, outre qu'il reçoit des ondes dont l'amplitude varie continûment, doit se mouvoir constamment pour s'assurer d'une vision constante. Pour peu que le globe oculaire soit tenu immobile, il ne verra plus rien. Si donc se meuvent le globe oculaire ou les objets devant lui, une des conditions de la vision, le mouvement, est respectée et, partant, la vision physiologique est assurée.

Mais en quoi le fait pour l'enfant de se situer subjectivement dans l'Unicité modifie-t-il sa vision physiologique ? Sa vision présentera pour lui un caractère d'unicité qui exclut toute *distinction* de quelque forme que ce soit. Sa vision est absolument totale. Elle ne discerne rien sinon l'unicité totale de la chose vue. Aucun *détail* ne peut surgir de l'arrière-plan de cette chose. Elle se présente forcément comme totale et uniforme.

Peut-être que ces tableaux où une seule couleur s'étale sur une toile granuleuse nous donneraient une bonne idée de ce que voit l'enfant, n'était-ce que pour lui la toile n'a pas de limites, elle occupe tout le champ du regard. Il y a là une sorte de perception impressionniste et qualitative où la chose vue est loin encore d'avoir atteint son incarnation dans l'Un. Elle laisse simplement des traces, des impressions vagues, sans aucunement s'être manifestée comme source de ces traces.

La chose, forcément en mouvement pour avoir eu un effet de perception physiologique, se manifeste au plan psychique sous la forme d'une image dont le mouvement a disparu. Le réel en mouvement provoque dans l'imaginaire l'apparition d'une image purement qualitative qui ne rend aucunement justice à l'être de la chose. Celle-ci, bien qu'ayant été perçue, demeure *inaperçue* et recouverte du voile imaginaire.

On pourrait dire que le prédicat imaginaire advient avant, ou devant, le sujet, ici, réel ; que le sujet se définit par ce qui pourrait convenir au prédicat. Ce dernier en somme cerne une potentialité d'advenue du sujet qui autorise toutes les dérives métaphoriques. Il circonscrit un ensemble encore potentiel « d'objets » aptes à sous-tendre le prédicat. Vu sous cet angle, on peut légitimement se questionner sur la subjectivité de ce « sujet » dont le rôle se limite à substantiver le prédicat. Si on dit par exemple : « ma mère est bonne », la logique aristotélicienne, qui analyse la proposition suivant la formule « sujet, copule, prédicat », oblige à admettre que c'est bien *ma mère* qui est sujet de *bonne*. Alors que nous savons pertinemment que *ma mère* prend place ici dans un creux inauguré par un prédicat imaginaire.

L'analyse que fait Théophraste de la proposition est mieux en mesure de rendre compte du problème. Au lieu de dire : *A est prédiqué universellement de B* (version d'Aristote) il dit : « Ce de quoi B est prédiqué universellement, de cela A est aussi prédiqué universellement. » Ce qui signifie que le sujet aristotélicien devient, chez Théophraste, prédicat. Alors que le vrai sujet de la proposition est rejeté *hors* de celle-ci.

La logique moderne a retenu cette conception sous la forme $(x) . f(x) \rightarrow g(x)$. Ce qui signifie : « Si je peux prédiquer $f(x)$ d'un certain x , alors je peux prédiquer $g(x)$ de ce même x . » Le x , ici, importe peu, il est expulsé de la manipulation logique mais doit tout de même, sans cesse, demeurer postulé. Ce x , qui représente pour nous la chose¹, peut éventuellement, dans le cours des opérations se trouver incarné ou avatarisé, si je puis dire, par un objet. Cet objet, qui vient prendre une place, ne peut être confondu avec le x qui gouverne l'existence en creux de cette place. L'analyse théophrastienne de la proposition ainsi que les formulations de la logique moderne permettent de rendre assez bien compte de ce que nous savons de la différence entre la chose et l'objet.

Ce qui vient d'être dit à propos de la vision vaut pour les autres sens aussi bien. Cette forme floue de la sensibilité est aisée à démontrer expérimentalement. Il suffit de passer la main devant les yeux d'un nourrisson pour s'apercevoir qu'il ne la voit pas en tant que telle. Ce qui compte ici, c'est que le phénomène ait été décrit *logiquement* non pas seulement pour nous le rendre anthropologiquement accessible, mais aussi et surtout pour démontrer qu'il s'agit d'une vision floue d'origine *psychique* qui n'a aucun rapport avec une quelconque maturation physiologique du système nerveux. La preuve en est que les nourrissons atteints d'hospitalisme peuvent y *revenir*.

On peut également rencontrer ce type de vision chez des patients adultes qui ont consommé des hallucinogènes². Cette rencontre avec la couleur à l'état pur peut avoir des effets dévastateurs justement parce qu'elle ramène à la surface des souvenirs extrêmement archaïques de retrouvailles avec la chose.



La discrétion du temps

Ainsi, de ce que l'enfant ne peut logiquement voir qu'une seule chose nous a permis de déduire que sa vision spatiale est d'une étendue infinie, simplement pourvue de qualités comme la couleur ou la texture. Il est possible de faire des déductions similaires concernant le temps. Ne pouvant concevoir deux choses à la fois, il ne peut pas non plus concevoir une même chose à des temps successifs. L'enfant est logiquement forcé de considérer chaque perception comme éternelle ou plutôt intemporelle.

La chose vue au temps t et celle vue au temps t' qui lui succède n'ont aucun rapport entre elles. Le temps t' renvoie le temps t dans les oubliettes du réel dont il avait été tiré fugitivement ; t s'efface devant t' . Le temps se fait discret, scandé par des pulsations d'éternité, sans qu'aucun fil ne vienne nouer entre eux ces éclairs envahissants de présence imaginaire. Chaque vision est entièrement *en* elle-même et n'a pas d'extériorité.

Chaque vision est le résultat de l'effacement d'un mouvement réel. Mais si le temps avait eu toute sa fluidité, il n'eût pas été impossible de recréer une impression de mouvement par la consécution des visions successives. Un peu comme au cinéma. Chaque image de la bobine résulte de l'effacement d'un mouvement, mais la consécution des images produit une impression factice de mouvement dans une séquence, ou la fiction d'une histoire dans la suite des séquences. Pour ce qui est de l'enfant, la suite des images existe mais l'appareil de projection est trop lent pour donner l'impression du mouvement et donc d'un lien entre les images.

Le paradoxe d'Achille et de la tortue reproduit exactement la même problématique à partir des mêmes prémisses. Zénon d'Élée était un disciple de Parménide. C'est à partir de l'Un, axe de la philosophie de Parménide, que Zénon « démontre » l'inexistence du mouvement grâce au fameux paradoxe. Pour qu'Achille rejoigne la tortue qui a une longueur d'avance sur lui, il doit auparavant atteindre le point où se trouvait la tortue au moment où lui-même est parti. Mais justement une fois rendu en ce point, la tortue aura à nouveau une avance sur lui et le même problème se

reposera. Et ainsi de suite indéfiniment. Comme Achille doit ainsi parcourir une infinité de petites distances il ne rejoindra jamais la tortue et par suite le mouvement n'existe pas.

La démonstration du paradoxe apparaît ici comme un sophisme destiné à confondre l'adversaire. Les vraies raisons pour lesquelles Zénon est convaincu de l'inexistence du mouvement sont autres. Elles sont tout à fait comparables à celles de l'enfant. S'il n'y a que de l'Un, comme l'affirme Parménide, je ne peux avoir du mouvement *réel* d'Achille (qui n'est pas nié, remarquez-le, dans le paradoxe³) qu'une série infinie d'instantanés photographiques. De plus, ces clichés mis bout à bout ne peuvent reconstituer le mouvement car l'Un oblige le temps à être discret, et aucune continuité ne peut être trouvée dans la succession des clichés.

Dans la foulée d'Achille et de la tortue, Zénon aurait pu aussi démontrer à partir des mêmes prémisses que le monde objectal ne peut être connu et que seules les qualités de ce monde nous sont accessibles. Mais cette différence entre le monde accessible aux sens et celui qui ne peut être rejoint que par l'esprit appartenait déjà aux prémisses de Parménide (différence entre *doxa* et *aletheia*⁴).

Ces démonstrations ne disent pas que le mouvement ou les objets réels n'existent pas. Elles disent qu'il y a une incompatibilité entre la philosophie de l'Un et ces choses réelles. Ou, en d'autres termes, qu'elles ne sont pas concevables *à l'intérieur* de la philosophie de l'Un. L'altérité de cette philosophie, ou de celle de l'Unicité pour ce qui est de l'enfant, est un univers inconnaissable et possiblement habité. Entre les deux univers, l'Un et son altérité réelle, subsiste une frontière : l'image fixe dont on ne peut savoir auquel des deux elle appartient.



Le mouvement nie le mouvement ; qui en est le sujet ?

Mais l'Un, l'enfant, est tout aussi réel et inconnaissable que son altérité. Il doit lui-même se penser dans le mouvement par lequel il tâche de penser

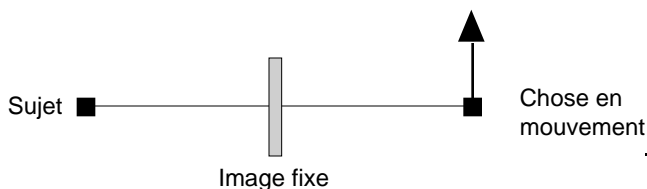
l'Autre. Et il ne dispose à cet effet que de cette image qualitative fixe. Il devra l'utiliser pour changer de statut ontologique. D'être réel en soi il va se hisser vers l'être pour soi et pour l'Autre. Nous allons voir comment.

Cette image fixe pose la question de savoir qui en est le sujet et qui en est l'objet. Ou en d'autres termes, de cette image, qui en est le regardant et qui est celui qui la donne à voir. C'est qu'elle n'est pas encore subjectivée. Elle est suspendue dans une sorte d'indistinction. Comme une bande de Möebius, elle n'a qu'une seule face et ne peut prétendre couper l'univers en deux : ceux qui regardent et ceux qui sont regardés. Au contraire regardants et regardés se confondent.

Freud a eu affaire à plusieurs reprises à ces images non subjectivées, encore qu'elles étaient probablement plus complexes : les souvenirs-écran, les souvenirs de traumatismes sexuels de ses patientes hystériques, le « souvenir » précoce de L'Homme aux loups. Au-delà de leur spécificité ces images ont en commun d'entretenir le doute sur la réalité qui les aurait sous-tendue et sur le sujet qui les anime. Mais cette tendance aussi à se manifester aux yeux de l'Autre, de l'analyste, de façon saisissante comme si elles se destinaient à son regard. Comme si de n'avoir pas été subjectivées à temps maintenait ces images dans une errance qui habite alors les symptômes, les rêves et autres lieux d'attente de la subjectivation.

Freud en tire ce questionnement précoce de l'enfant : « cette image est-elle réalité ou hallucination ? » Ce qui revient à se demander : « qui est le sujet qui regarde cette image ? » et de façon corollaire : « qui est celui qui la donne à voir ? » Une décision doit être prise si possible. Freud dit que ce jugement d'attribution qui en décide est une négation *en acte* qui creuse un trou dans le réel. Comment l'acte peut-il intervenir sur cette image et la subjectiver ?

Mais résumons le problème pour mieux le résoudre. Pour qu'il y ait vision, au plan physiologique, il est nécessaire qu'il y ait *réellement* mouvement. Cependant le psychisme du sujet ne peut, de ce mouvement, que capter une image fixe et qualitative prise dans un temps discret. On peut schématiser les choses de la façon suivante :



Curieusement, ici, le mouvement engendre l'immobilité. Et advenant que la chose interrompe son mouvement réel, l'image fixe disparaîtrait et rien ne serait visible. C'est le mouvement de la chose qui maintient la présence de l'image. Pour annuler l'image, il faut annuler le mouvement de la chose. Or deux mouvements simultanés et de même vitesse s'annulent mutuellement puisque aucun d'eux ne peut percevoir l'autre comme mouvement. Donc le sujet peut annuler le mouvement de la chose en effectuant le même mouvement qu'elle, simultanément et dans le même sens. Ce qui a pour effet de faire disparaître l'image fixe.



Le phénomène est très évident chez les nourrissons. Lorsque l'image fixe les angoisse par son questionnement, il suffit pour le parent de se déplacer en les portant pour que le plus souvent leur angoisse s'apaise. On peut aussi constater le phénomène en auto. Lorsque l'auto circule l'enfant dort apaisé. Pour peu qu'elle s'arrête à un feu rouge, les pleurs reprennent. Dans ces

deux cas, cependant, la solution est momentanée, l'enfant n'est pour rien dans l'acte de son mouvement et l'image fixe resurgit dès qu'il prend fin.

En revanche, lorsque l'enfant amorce lui-même un mouvement, aussi incoordonné soit-il, celui-ci a pour effet de faire disparaître l'image fixe de façon plus constante. En ce sens que l'expérience sera régulièrement répétable et que *ce* mouvement restera associé à *cette* image. On pourrait rétorquer que ce mouvement, chez le nourrisson, ne peut vraiment prétendre à être parallèle et de même vitesse que le mouvement réel, vu son état d'incoordination. À cela je répondrai que, *pour l'enfant*, les deux mouvements sont équivalents en m'appuyant sur un petit événement auquel j'ai assisté.

Un couple de mes amis avait une petite fille prénommée Catherine qui était incapable de prononcer son nom distinctement. Elle disait « katin ». Une des amies de la famille aimait bien plaisanter avec elle et l'appelait quelquefois « katin ». Alors Catherine répondait : « Je ne m'appelle pas Katin, je m'appelle *Katin* ». Elle faisait pour elle-même une nette distinction entre le premier « katin » et le second. Pour elle, elle prononçait « katrin » même si nous entendions « katin ». Il en va de même des premiers actes des nourrissons qui, bien que largement moins élaborés que celui de Catherine, n'en sont pas moins des imitations de mouvements réels.

Une autre objection pourrait se formuler ainsi : « comment le nourrisson peut-il imiter un mouvement qu'il ne voit même pas s'il est recouvert de l'image fixe ? » Cette objection n'est pas recevable puisqu'il y a vision physiologique, mais elle nous permet de bien saisir que l'acte du nourrisson n'a rien de volontaire ou d'imaginaire. Il est réel dans le plein sens du terme. C'est-à-dire qu'il advient en simultané par rapport à un autre mouvement réel, de façon surprenante pour l'enfant qui ne l'a pas planifié.

Ainsi le mouvement de nourrissage fait surgir une sensation tactile fixe à laquelle l'enfant réagit par l'acte de la succion en simultané. Et ce, jusqu'à ce que la sensation, équivalente à une image fixe, s'évanouisse. On a trop souvent tendance à concevoir cette situation comme dissymétrique (nourrir/être nourri), mais c'est une erreur anorexique, si je puis dire⁵. Les

deux mouvements sont sinon symétriques, du moins parallèles et simultanés. La chose est plus apparente dans la différence porter/être porté. Il y a là une évidente dissymétrie mais il est non moins évident que le mouvement du porteur et celui du porté sont strictement parallèles et simultanés.

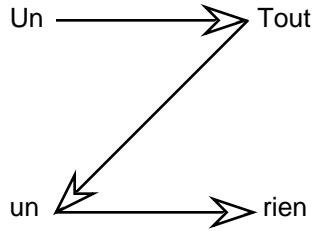
Il y a là deux réels qui se font face et dont l'un engendre l'autre par un effet de mimétisme ; le réel qui sous-tend la réalité et celui qu'il faut bien finir par appeler par son nom : l'inconscient de l'enfant. Car ce premier acte (qu'on pourrait éventuellement appeler *geste* puisqu'il désigne une image fixe à laquelle il est associé) est un véritable signifiant de l'inconscient. Il surgit pour faire sens de l'assaut imaginaire de cette image qui devient alors son signifié.

En tant qu'acte, ce premier signifiant⁶ fonde l'inconscient en répondant à la question : « qui regarde et qui donne à voir cette image ? » Il est la réponse elle-même. Il *est* le sujet regardant l'image. C'est dire que l'inconscient est dans son essence subjectif puisqu'il est le résultat d'une décision qui, par l'acte de se mouvoir, s'attribue la subjectivité de l'acte de voir. Ceci bien sûr, si le refoulement est réussi. Dans le cas contraire, s'il n'a pas été possible de juger de qui est le sujet regardant l'image, elle reste indéfiniment en quête de ce regard qui lui rendrait le repos, comme les âmes tourmentées du purgatoire, avant de venir s'échouer quelquefois sur nos divans.

Au deuxième volet de la question, « qui donne à voir ? », la réponse est assez surprenante : c'est *rien*. Je devrais plutôt dire *le rien*, un certain rien qui résulte de l'effacement de quelque chose : l'image fixe. C'est un rien qui est en même temps, pas tout à fait rien. C'est la trace de l'effacement du pas de Vendredi, comme l'évoque Lacan dans « L'identification ». C'est un rien cerné par le passé d'avoir montré quelque chose. C'est la première apparition de l'idée de spatialité. L'espace apparaît ici comme *rien* sur lequel vient s'inscrire le premier acte comme trait unaire. Ainsi la trace et la matière sur laquelle elle s'inscrit naissent *simultanément*.

Pour résumer toute l'opération que je viens de décrire, je pourrais dire que

l'*Un* rencontre le *Tout* sous la forme de l'image fixe, à laquelle il répond par le *un* du premier acte ou du premier signifiant, ce qui provoque la disparition du *Tout*, qui cède alors la place au *rien* cerné par l'ombre



fantomatique du *Tout*.

Ceci permet d'accorder un véritable statut ontologique au mouvement dans le cadre de la psychanalyse. La clinique de l'enfant montre que le mouvement a une place toute particulière dans les manifestations de sa subjectivité, qu'il s'agisse de mouvements cellulaires, fonctionnels ou kinesthésiques.

Chez l'enfant autistique par exemple, on rencontre fréquemment la rotation sur soi-même. J'ai actuellement en traitement un enfant qui était atteint d'hospitalisme. Il était absent, inerte, immobile. Je ne décrirai pas en détail les phases de son traitement, durant lesquelles j'ai tenté de lui restituer son histoire, mais plutôt le cours de son évolution durant le traitement.

Il commença par se saisir d'objets quelconques dans mon bureau en les faisant tourner longuement très près des yeux comme si son regard ne parvenait pas à les atteindre et qu'il lui fallait, de façon volontariste, franchir une barrière pour y être sensible. Quelquefois il mettait des objets dans sa bouche pour les mâchouiller. Il s'est alors opéré une distinction entre les objets passant par sa bouche, qui étaient généralement longs (un crayon par exemple) et les objets qui ne passaient pas par sa bouche et qui, eux, étaient plutôt ronds et creux (un rouleau de papier collant par exemple).

Enfin il en est venu à tourner sur lui-même occasionnellement lorsqu'il lâchait les objets ronds et creux qui tombaient à terre avec fracas. Il est possible au demeurant qu'il ait effectué des mouvements rectilignes par identification aux objets longs mais comme le mouvement rectiligne fait partie de sa vie quotidienne, je peux difficilement le distinguer d'un mouvement identificatoire. Pour confirmer cette évolution que j'ai suivie avec une grande attention en la commentant et en l'interprétant survint un événement marquant.

Un jour il prit les ciseaux en les manipulant comme il n'avait presque plus coutume de le faire, très proche des yeux. J'ai alors eu l'intuition de quelque chose d'important et je lui ai interprété que les ciseaux étaient ronds comme la boîte (j'ai appelé *boîte* tous les objets ronds et creux) et longs comme les crayons. Il m'a alors regardé (pour la première fois) avec intensité et a manifesté une grande jubilation, pour finir par se jeter dans mes bras. Voici donc un cas où le mouvement est manifestement identificatoire et se qualifie comme description de l'objet faute d'autres signifiants.

Quelquefois le mouvement insiste comme une trace mnésique affleurant de façon constante. On a alors affaire à une perpétuation du mouvement, qui désigne et lutte contre sa négation qu'est l'immobilité et la mort. Ces cas d'hyperactivité extrêmement fréquents sont les seuls, en clinique infantile, à être traités par des médicaments. Ces enfants vivent continuellement à proximité d'une présence maternelle sexuellement stimulante qu'ils ne peuvent ni voir ni nommer. Seuls leur mouvement et l'incroyable niveau d'excitation qu'ils atteignent témoignent d'elle. C'est ce qui rend leur traitement particulièrement délicat.

Il n'y a aucune raison théorique, enfin, d'exclure de ce concept général de mouvement aussi bien les troubles fonctionnels de l'appareil digestif et respiratoire que les manifestations cellulaires comme les problèmes épidermiques ou les problèmes de croissance.



Le questionnement de l'Autre

Il se pose, à partir de là, tant à l'enfant qu'à l'analyste, un problème épistémologique de taille. Car cet acte fondateur de l'inconscient, ce un, ce mouvement — trait unaire — a un statut ontologique ambigu. Il est d'une part réel et, de ce fait, plonge ses racines dans le corps pour rejoindre les problématiques psychosomatiques (qui sont tout à fait centrales chez le nourrisson) mais, d'autre part, et en dépit de sa *réalité*, il pointe du côté du symbolique puisqu'il est tout de même accessible à un certain questionnement de la part de l'Autre.

L'Autre, lieu du langage, est constitué par des couples d'oppositions. Chacune de ces oppositions se présente devant l'acte et l'inconscient en général comme autant d'alternatives entre lesquelles il a à choisir. Freud l'exprime en disant que l'enfant doit choisir entre la réalité et l'hallucination. Il doit faire à chaque fois un jugement d'existence. Quel que soit le couple oppositionnel que l'Autre lui propose, il doit décider à son sujet si « il y a » ou « il n'y a pas ».

Ici se situe le point le plus périlleux de la démarche de l'enfant et du psychanalyste. Elle peut soit sombrer dans l'erreur soit maintenir le cap de la vérité scientifique. Il ne faut surtout pas aller jusqu'à croire qu'à ces questions alternatives, l'inconscient est en mesure de répondre clairement par oui ou par non. Il ne faut pas croire qu'entre l'inconscient et le langage il y a une homogénéité suffisante pour que l'inconscient, en accord avec la question, y réponde nettement. L'inconscient dans sa dimension réelle restera toujours, pour une grande part, rétif aux assauts du langage. Il ne se laissera jamais totalement circonvenir par lui. On pourrait même dire qu'il est impératif qu'il ne puisse pas l'être.

En effet, admettons qu'un scientifique engagé dans une démarche de connaissance (l'enfant ou le psychanalyste par exemple) admette qu'un choix est effectivement possible, que l'inconscient peut choisir à chaque fois entre les deux branches de l'alternative et peut donc décider s'il y a ou

s'il n'y a pas. Il s'ensuit, comme le signale Freud, qu'un choix sera privilégié et un autre *nié*. C'est la caractéristique du refoulement. C'est ainsi que se construit le moi et toute la méconnaissance qu'il implique. Ainsi d'avoir postulé et *admis* la possibilité du choix fait basculer une démarche de connaissance, jusqu'ici vraie, dans l'erreur *systematisée* du moi et de la méconnaissance.

En revanche, si on laisse le choix se déployer sans le forcer, l'inconscient n'est plus infléchi dans un sens ou dans un autre et peut ainsi librement manifester ses effets productifs. L'enfant du *fort/da* dont l'acte (le jeu de la bobine) est questionné par la différence *fort/da*, avait un choix entre *o* et *a*. Au-delà de ce choix il avait à décider si sa mère il y a ou il n'y a pas. Il a pu prendre *o* et *a* pour conclure que sa mère il y a *et* il n'y a pas. Ce qui était la condition nécessaire pour construire le signifiant de sa mère, qui est conjonction de présence *et* d'absence.

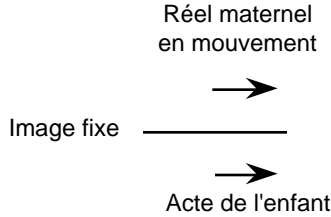


Tout ce qui vient d'être dit dans ce texte n'est au fond que la condensation, dans une même théorie, de deux théories de Freud. La première étant celle de la dénégation et la deuxième, celle concernant la chose et l'objet. Cette condensation a pu s'opérer grâce à l'idée de mouvement, dont la logique date déjà de Parménide.

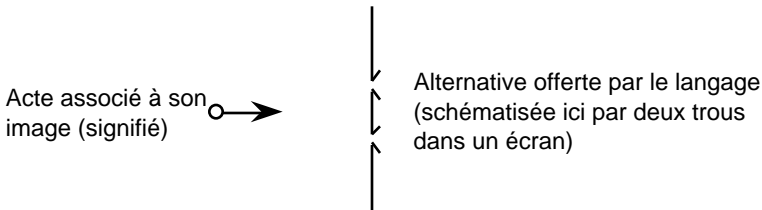
Introduire de façon explicite en psychanalyse l'idée de mouvement présente déjà un certain intérêt, dans la mesure où elle est *déjà* présente de façon implicite. Par exemple dans un concept aussi important que celui de motion pulsionnelle ou dans des textes majeurs de Lacan comme *Le temps logique...* ou ceux qui se rapportent à la topologie. Mais ce n'est pas uniquement dans ce but que j'ai re-raconté, sous une forme un peu différente, une histoire que tout le monde connaît déjà. Ce *remake* présente l'intérêt majeur de permettre un début de formalisation *algébrique* de la psychanalyse.

Dans la suite de ce texte nous irons aussi loin qu'il est possible d'aller en ce moment dans ce sens-là. J'ai placé les formules et les démonstrations en

note parce que je sais d'expérience qu'elles accrochent l'œil et troublent le lecteur au point de lui faire perdre le fil de la continuité du raisonnement. Il est préférable de s'y référer seulement en deuxième lecture de manière à les replacer dans le contexte du raisonnement. Ce dernier est plus important que les formules, même s'il s'appuie sur elles occasionnellement.



Schématiquement le problème se présente de la façon suivante :
 Dans un premier temps :



Dans un deuxième temps :

Concernant le premier temps, nous savons au fond peu de choses du réel, en tout cas pas suffisamment pour en imaginer un système axiomatique approprié. Il en est tout autrement du deuxième temps qui, lui, va nécessiter un système qui pense et, si possible, se pense lui-même. Mais n'allons pas trop vite ; commençons par élaborer un système qui pense. Il en existe déjà un, il s'agit de la logique élémentaire, plus communément appelée *logique des propositions*. Nous allons voir si elle s'adapte au

deuxième temps élaboré ici.

La logique propositionnelle est basée sur la notation de trois éléments : *la notation des variables ; la notation de la négation ; la notation de l'alternative*. Or nous avons vu plus haut que l'image fixe en tant que prédicat implique une certaine variation des sujets qui sont justiciables de ce prédicat. Ou, sous une forme plus freudienne, la chose définit le creux de la variable ; et l'objet est alors la réalisation de la variable. Donc le premier point ne présente aucune difficulté.

Il en est de même du deuxième point puisque l'acte qui fait disparaître (nie) l'image est selon Freud une négation en acte dont on trouve la trace dans la cure lorsque le refoulement se manifeste. Pour ce qui est du troisième point, il est apporté par le langage, qui se présente justement sous la forme d'une alternative d'opposés.

Le deuxième temps de notre schéma s'adapte donc parfaitement à la logique propositionnelle puisqu'il fournit spontanément les trois éléments de base indispensables à sa construction. Ces trois éléments étant donnés, on peut obtenir la conjonction⁷ et la déduction (si...alors...)⁸.

Il nous faut à présent des règles d'inférence qui permettent de faire les démonstrations ou, pour ce qui nous concerne, de dire sans cesse les choses autrement et, éventuellement, d'innover. Pour Freud, ces règles sont le déplacement et la condensation. Lacan les formule en disant qu'il s'agit de la métonymie et de la métaphore. Il est possible de trouver des règles équivalentes en logique propositionnelle.

Pour ce qui est de la condensation/métaphore, on peut imaginer une règle de substitution qui stipule que dans toute formule, il est permis de substituer à une variable n'importe quelle formule, à condition que cette substitution se fasse pour toutes les présences de la variable dans la formule⁹.

Concernant le déplacement/métonymie, il existe une règle très courante en logique qu'on appelle le *modus ponens*, qui pour nos besoins s'écrirait de la

façon suivante :

Si la voile alors le navire.

Or on a dit la voile.

Donc on signifiait le navire¹⁰.

Munis de ces trois éléments de base et de ces deux règles d'inférence, il est possible de construire *toute* la logique propositionnelle. On démontre que cette logique est complète. C'est-à-dire qu'en aucun cas il ne sera possible de démontrer deux choses contradictoires à la fois¹¹. Cette logique correspond pour nous à celle du moi, celle de la raison¹².

Mais nous le savions déjà. Si nous devons nous contenter d'un si maigre résultat au bout de cette longue élaboration, ce n'aurait pas été la peine de tant se fatiguer. Heureusement ce n'est pas tout et ce qui suit est quand même plus intéressant.

Admettons avec Freud que, pour l'inconscient, les contradictions n'existent pas. Admettons avec Lacan que, si « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » pendant le temps d'une séance le sujet hésite entre S1 et S2. Admettons en somme qu'il y a un temps de l'incertitude pendant lequel S1 et S2 sont également valables. Tout ceci revient à dire, en termes logiques, que pendant ce temps-là (p et non-p)¹³ est possible. Tirons-en la conclusion logique qui s'impose.

La conclusion est assez surprenante¹⁴. Elle dit que toute proposition, quelle qu'elle soit, est vraie. C'est ce qui explique que, pendant la cure, il y a ces moments d'ouverture où tout peut être dit avec d'étonnants accents de vérité. C'est ce qui explique que, pendant le rêve, tout est vrai. C'est ce qui explique l'extrême réalité de l'hallucination. Une seule contradiction suffit à rendre *tout* possible¹⁵.

Il est normal, dès lors, qu'un tel système cherche à éviter la contradiction. Car même si les deux termes de la contradiction, pris séparément, sont

familiers au système, leur conjonction peut faire advenir dans le système des propositions qu'il serait incapable de déduire et risqueraient donc de le mettre en faillite. De là les effets d'après-coup qui n'introduisent le symptôme dans le système que dans certaines conditions.



Construire l'altérité

Arrivé à ce point extrêmement délicat de mon cheminement formel, je me suis trouvé devant un problème que je ne ferai qu'exposer ici. Ce problème est le suivant :

Je dispose d'un système axiomatique dont la tâche essentielle consiste à se défendre, autant que faire se peut, des contradictions, puisqu'il est basé sur l'idée que l'Être est et que le non-Être n'est pas. Ce système sait que s'il se laisse travailler par une contradiction, il risque de produire des formules qui lui sont étrangères. Cependant, le cas échéant, il lui est toujours loisible de les expulser ou, plutôt, de les « symptomatiser ». Il sauvegarde ainsi son intégrité même s'il aura quelques difficultés à maintenir hors de son champ le symptôme. Tel est donc le pain quotidien du système.

Or, mathématiquement parlant, et c'est le théorème de Gödel qui le démontre, lorsque le système de la logique propositionnelle est mis dans certaines conditions — une d'elles étant qu'il rencontre sa propre image (sa projection) — il en arrive à produire, *de par lui-même*, une contradiction. Il s'agit d'une proposition du système qui, si elle est intérieure au système, est extérieure à lui et inversement. Une proposition qui est aussi bien extérieure qu'intérieure. En fait il crée de toutes pièces sa propre altérité.

Le système du moi et de la raison devrait lui aussi, comme le système formel qui le représente, construire sa propre altérité. Cependant l'opération a un grand niveau de complexité. Elle implique 1) que le moi puisse projeter hors de lui chacune de ses parties, 2) que l'ensemble de ses projections en vienne à constituer un système *équivalent* au moi, et qu'enfin 3) que ces projections incarne l'incertitude d'être moi et non-moi à la fois. Ceci

supporte parfaitement une description psychanalytique puisque 1) chaque partie du corps a une image, 2) l'ensemble de ces images constitue *une* image qui ressemble au corps total de l'enfant (stade du miroir), enfin 3) une de ces parties du corps demeurera dans l'incertitude moi/non-moi, c'est l'objet partiel ou objet *a*.

Il y a donc manifestement des homologies entre la construction de l'altérité en mathématiques et son élaboration par le moi dans l'imaginaire. Il faudrait cependant faire une vérification formelle et minutieuse avant de pouvoir en être sûr car on pourrait avoir des surprises chemin faisant.

Pour conclure, je dirais que, à moins qu'on ne trouve des objections majeures, j'ai réussi à démontrer dans ce texte qu'il est, en principe, possible de formaliser logiquement la pensée dans ce qu'elle a de vivant, d'évolutif et de constructif. Si, jusqu'à présent, la logique s'est présentée comme normative à l'égard de la pensée cela ne veut pas dire qu'elle ne soit pas en mesure de la représenter dans son foisonnement assurément rigoureux.



LE DIVAN